

car boxer, aux yeux des Anglais, n'est pas seulement un art, mais une science. Pour exceller dans ce genre d'escrime, il ne suffit pas d'avoir de l'inspiration, d'être armé de muscles vigoureux, il faut savoir faire usage de ces qualités suivant les règles. Après son triomphe, Humphries écrivit à un gentleman qui le protégeait, M. Brady, ce billet lapidaire : « Monsieur, j'ai battu le juif et je me porte bien. Humphries. » Ce combat eut un grand retentissement en Angleterre, et il fut l'occasion d'une sorte de renaissance du pugilat, qui était en décadence depuis quelques années.

Le héros de notre second exemple est Tom Crig. Il était né à Bilton, à quelques milles de Bristol. A l'âge de treize ans, il quitta son pays et vint à Londres. Là, il fit successivement plusieurs métiers manuels. De temps à autre il boxait, tantôt sérieusement, tantôt en artiste. Peu à peu il trouva la profession lucrative, et s'adonnant tout entier à la science des coups de poing, il devint célèbre à sa manière. Une victoire qu'il remporta sur un nommé Jean Belcher le plaça au premier rang parmi les pugilistes. Les plus célèbres affaires de Crig, depuis qu'il était parvenu au faite de la gloire pugiliste, furent celles où il triompha de Molineaux en 1811. On avait aussi une grande opinion de ce dernier ; c'était un homme de couleur ; il avait assez bonne grâce, et, après Crig, il ne craignait personne. Le dernier combat de ces deux champions eut lieu à Thistleton-Gap, dans le comté de Rutland, devant vingt mille spectateurs. La liste des pairs d'Angleterre, des généraux, des gentlemen illustres qui étaient dans cette immense assemblée, occupèrent une page entière. La lutte eut onze parties ou tours (rounds). Au second coup, Crig eut la bouche ensanglantée ; au troisième, il eut un œil tout bleu ; aux tours suivants, il fut plusieurs fois renversé ; mais à la fin il reprit l'avantage, et dès le septième tour on prévit aisément la défaite du mulâtre Molineaux ; celui-ci perdit bientôt ses forces, et des applaudissements universels, mêlés d'exclamations de vive Crig ! annoncèrent la fin du duel. On rapporte, chose à peine croyable, qu'il y eut presque des émeutes dans un quartier de Londres, pour s'informer des détails de cette affaire. Le gain de Crig, dans cette journée, fut de dix mille francs ; et celui de son patron, le capitaine Barclay, de plus de vingt-cinq mille francs : les paris s'élevèrent à un million. L'éditeur d'un journal, l'*Edinburgh Star*, fit remarquer à cette occasion qu'une souscription ouverte en faveur des prisonniers anglais en France n'avait pas produit une aussi forte somme. Les amateurs de pugilat donnèrent un grand dîner à Crig ; il occupa le siège d'honneur, reçut le titre si envié de champion de l'Angleterre ; des ducs et des comtes lui adressèrent des harangues, et la compagnie, avant de se séparer, lui vota une coupe d'argent du prix de 50 guinées. Hétons-nous de dire cependant que ces rémunérations et ces honneurs exagérés sont des exceptions fort rares dans la carrière des boxeurs. La plupart de ces malheureux athlètes reçoivent tôt ou tard dans ces luttes terribles des blessures dont ils meurent presque toujours. S'ils parviennent à sauver leur existence, ils sont bientôt oubliés et méprisés quand ils ont perdu leurs forces, et leur vieillesse est presque toujours misérable ; car il est fort rare qu'ils aient assez de raison pour conserver sur leurs énormes bénéfices de quoi la rendre indépendante.

On peut trouver aussi dans les *Mémoires* de lord Byron, qui affectionnait cet exercice, le récit d'intéressants combats de boxe entre des grands seigneurs anglais. Au reste, Richard III boxait bien, et des lords ne dérogent point en se livrant à cet élégant exercice.

Voici maintenant un extrait emprunté à l'*International* :

« Edward Wilmot et un autre pugiliste de renom s'étant rencontrés dernièrement dans un public-house, résolurent de se battre sur les lieux pour disputer un prix de deux cents francs. Hommes et femmes se rangèrent autour de la salle, et les deux combattants en vinrent aux mains. La lutte fut des plus acharnées. Les coups pleuvaient comme grêle de part et d'autre. On se cassait une dent par-ci, une mâchoire par-là, et les spectateurs, les femmes surtout, applaudissaient avec enthousiasme chaque fois qu'on entendait résonner un coup de poing sur la figure de l'un des pugilistes. Le combat dura une heure et quart. Les deux boxeurs étaient encore debout, couverts de sang des pieds à la tête, mais faisant vaillamment leur devoir. Minuit venait de sonner ; il fallut quitter le public-house. Mais les combattants ne voulaient pas se séparer sans avoir vidé la question. On se trouvait non loin de Waterloo-place, à l'extrémité de Regent-street. Entre le Mall et Charing-Cross est une rue sans issue qu'on appelle Carlton-Gardens, et habitée par l'aristocratie anglaise. Les deux boxeurs s'arrêtèrent près de la maison de M. Gladstone, à deux pas de la colonne du duc d'York, et recommencèrent leur combat de bêtes féroces. Il va sans dire que les spectateurs du public-house les avaient suivis sur le terrain. La lutte recommença plus terrible que jamais. Elle dura une heure environ. La vue du sang les avait exaspérés tous les deux ; ils combattaient avec une sorte de rage ; le réverbère éclairait de loin leurs faces ensan-

glantées, ils s'essuyaient de temps en temps le visage, afin de pouvoir se distinguer l'un l'autre. Wilmot luttait avec frénésie ; enfin il reçut sur le crâne un coup si formidable qu'il s'affaissa tout de son long comme une masse, en poussant un soupir : il était vaincu. On le transporta à l'hôpital sans connaissance ; deux heures après, il était mort. Son cadavre avait été si horriblement mutilé dans la lutte, que sa femme ne put reconnaître son identité que par ses vêtements ! C'est le jeudi 11 octobre, en l'an de grâce 1866, à deux pas du Strand et de Regent-street, les rues les plus populeuses de Londres, que cette scène a eu lieu ! »

Enfin, pour que le spectacle soit complet, nous allons faire assister le lecteur au service funèbre d'un célèbre pugiliste. Rien ne sera plus propre à lui donner une idée des mœurs britanniques. Un matin du mois de novembre 1865, Londres et toute l'Angleterre apprirent avec stupeur la mort du célèbre boxeur Tom Sayers ; toute la presse britannique s'émut, et nous ne voudrions pas affirmer que certains journaux de Londres ne s'encadrèrent pas de noir ; mais ce que nous pouvons assurer pertinemment, c'est que tous consacrèrent des articles de fond à rappeler les formidables coups de poing de ce « dernier des gladiateurs », ainsi que se plaisait à le nommer le *Daily Telegraph*.

Tom Sayers (v. ce nom), quelque peu enclin à l'ivrognerie, comme tout bon Anglais doublé d'un boxeur, s'était enfoncé dans toute sa gloire, à l'âge de trente-neuf ans, au moment même où l'illustre lord Palmerston, qui fut aussi un pugiliste à sa manière, rendait le dernier soupir. Londres fit de splendides funérailles aux deux grands hommes ; mais si l'on vit un extravagant jeter des diamants et des anneaux d'or dans le tombeau du ministre, 30,000 visages mélancoliques accompagnèrent le char qui portait à sa dernière demeure celui dont les coups de poing restaient gravés dans tous les cœurs. La procession funèbre, disait le *Telegraph*, rappelait celle de lord Wellington, et s'étendait sur un espace de trois milles dans les rues de Londres. On a peine à croire aux démonstrations qui eurent lieu au cimetière de Highgate. « Il faut venir en Angleterre, lissons-nous dans l'*International* de Londres, pour assister à de pareils spectacles, où se trouve réuni tout ce qu'impose de respect la mort qui passe et tout ce qu'inspire de tristesse la conduite d'une foule immense accourue pour rendre honneur au favori du public anglais. » Tom Sayers était mort à Camden-Town, chez un bottier de ses amis ; c'est de là que partit le cortège funèbre. Le corps avait été placé sur un char traîné par quatre magnifiques chevaux ; immédiatement suivait le tilbury du défunt ; dans ce tilbury, si connu par ses excentriques couleurs et par ses ornements de mauvais goût, était assis le chien, l'ami fidèle de Tom. La pauvre bête avait un crêpe autour du cou, et regardait mélancoliquement toute cette foule qui criait et poussait des groans en guise de soupirs ; puis venaient des voitures de deuil dans lesquelles avaient pris place la fille et les deux fils de Tom Sayers ; une bande de musiciens faisait entendre la marche de Saül ; enfin, suivaient à pied les enthousiastes admirateurs de la boxe et du pugilat. Toutes les fenêtres étaient garnies de monde ; plusieurs fois il y eut bataille, et les policemen durent demander des renforts pour empêcher la foule d'envahir le char. Ce fut bien pis lorsqu'on arriva au cimetière. A la foule qui précédait, entourait ou suivait le cortège, venait se joindre la foule non moins grande qui stationnait aux abords de Highgate. Il est impossible de décrire la scène qui en résulta. Les grilles du cimetière sont arrachées ; les plus agiles sautent par-dessus les tombes, renversent leurs voisins, font le coup de poing (et quels coups de poing ! des coups de poing inspirés par la circonstance et qui sont un hommage au défunt), font le coup de poing, disons-nous, avec la force constabulaire ; tout cela pour pouvoir jeter un dernier regard sur le cercueil de Tom Sayers. Des cris, des jurons, voilà ce que l'on entendait. Enfin, vers six heures du soir, la foule consentit à se disperser et à laisser le pauvre mort dormir en paix. Bref, cet homme-coups-de-poing, qui avait vécu en ivrogne et était mort de même, eut des funérailles accompagnées de plus de marques de sympathie de la part du public anglais que celles du duc de Wellington et de lord Palmerston. « Si l'illustre guerrier, disait le *Telegraph*, était le *iron duke* (le duc de fer), on peut dire que Tom Sayers avait, lui aussi, du fer dans les veines. » Mais nous n'avons pas tout conté : aujourd'hui, dans l'un des plus beaux cimetières de Londres, dans Highgate, s'élève un magnifique monument en marbre. Il a la forme d'une tour massive. Le médaillon du défunt en orne la façade ; au pied est couché un chien. Ce splendide monument est élevé à la mémoire de Tom Sayers, le célèbre boxeur. Les frais en ont été faits par le moyen d'une souscription publique, qu'ont ouverte les amis et admirateurs du défunt. L'Angleterre ne pouvait mieux faire pour la mémoire du héros du duel terrible qui eut lieu à Fanborough le 17 avril 1860, duel dont l'univers entier s'est un moment occupé, et qui a été célébré par un poème épique, la *Tommyade*, dans lequel l'Amérique, on le sait, était aux prises avec l'Angleterre.

On raconte que le philosophe Gavarni, traversant un samedi soir — jour de paye — la place Maubert, s'écria en considérant un chiffonnier

ivre étendu dans le ruisseau : « L'homme, roi de la création ! » On se demande naturellement l'exclamation qu'il aurait poussée s'il avait assisté à la boucherie du public-house et aux funérailles nationales de l'immortel Tom Sayers.

BOXER v. n. ou intr. (bo-kse — rad. boze). Se livrer à un combat de boxe, de coups de poing : *Crabb de Ramsgate vous a appris à boxer.* (E. Sue.) *L'art de boxer s'apprend en Angleterre, comme chez nous l'art de l'escrime.* (E. Texier.)

— v. a. ou tr. *Boxer quelqu'un*, Lui donner des coups de poing, le battre à coups de poing :

Toujours prêt à boxer qui veut te contredire, Il a l'air d'avoir dit ce que tu viens de dire. C. DELAVIGNE.

Se boxer v. pr. Se battre à coups de poing : *Ils se sont vigoureusement boxés. Je ne voudrais pas me boxer avec lui.*

BOXEUR s. m. (bo-kseur — rad. bozer). Celui qui connaît la boxe, ou qui se livre ou s'exerce aux combats de boxe : *Un vigoureux boxeur.* Les Anglais appellent leur plus fort boxeur le champion de l'Angleterre ; de grands seigneurs, des membres du clergé payent jusqu'à 75 francs une première place, pour le voir assommer ses adversaires. En Angleterre, les boxeurs, avant chaque assaut, se donnent amicalement la main. (H. Taine.) Les boxeurs combattent nus jusqu'aux hanches. (E. Texier.)

Le boxeur, furieux, tout bouillant de colère, S'élance sur son adversaire. DELILLE.

Voilà des boxeurs à Paris, Courons vite ouvrir des paris. BÉRANGER.

— **Epithètes.** Agile, adroit, léger, délié, fort, robuste, nerveux, ferme, solide, inébranlable, indomptable, redoutable, terrible, ardent, furieux, intrépide, infatigable, lassé, chancelant, vaincu.

BOXHORN (Marc-Zuërius), érudit et critique hollandais, né à Berg-bp-Zoom, en 1619, mort à Leyde en 1653. Il avait déjà donné de savantes éditions lorsqu'il fut nommé, à vingt ans, professeur d'éloquence à Leyde. La reine Christine voulut l'attirer en Suède ; mais il refusa de quitter sa patrie, et succéda à l'illustre Daniel Heinsius dans sa chaire d'histoire et de politique. Il a laissé, outre ses excellentes éditions classiques, un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Poemata* (1629) ; *Theatrum seu comitatus Hollandiae* (1632) ; *Quaestiones romanae* (1637) ; *Virorum illustrium monumenta et elogia* (1638, in-fol.) ; *De typographica artis inventione* (1640) ; *Metamorphosis Anglorum* (1653) ; *Historia universalis* (1673) ; *Chronologia sacra* (1677, in-fol.).

BOXMEER, bourg de Hollande, province du Brabant Septentrional, à 45 kilom. E. de Bois-le-Duc, sur la rive gauche de la Meuse ; 2,077 hab.

BOXON s. m. (oo-kson — rad. boze). Pop. Lieu de débauche, maison de joie. Ainsi nommé sans doute à cause des rixes fréquentes dont ces lieux sont témoins.

BOXTEL, ville de Hollande, dans le Brabant Septentrional, arrond. et à 10 kilom. S. de Bois-le-Duc, sur la rive droite de la Dommel ; 2,600 hab. En 1794, l'armée anglo-hollandaise commandée par le duc d'York y fut battue par les Français.

BOXUM, ville de l'ancienne Gaule Lyonnaise, chez les Eduens ; c'est actuellement le village de Bussy-le-Grand.

BOY (Adrien-Simon), chirurgien français, mort à Alzey, près de Mayence, en 1795. Il fut chirurgien en chef de l'armée du Rhin. Il fit paraître plusieurs brochures sur la chirurgie, entre autres : *Traitement des plaies d'armes à feu*. Il composa aussi le chant si connu : *Veillons au salut de l'Empire*.

BOYACA, Etat de la confédération grenadine, ci-devant république de la Nouvelle-Grenade, compris entre l'Etat de Candinamarca à l'E. et au S., celui de Santander à l'O. et la république de Venezuela au N. ; il est traversé au N.-O. par les Cordillères orientales, arrosé par la Méta, le Guaviare et d'autres affluents de l'Orénoque. Sa superficie est d'environ 3,190 myriamètres carrés, sa population de 500,000 hab. Cap. Tunja. Le nom de cet Etat lui vient d'une victoire décisive remportée, le 7 août 1819, par Bolívar sur les Espagnols, au village de Boyaca, situé à 2 kilom. S. de Tunja, sur la route de cette ville à Bogota.

BOYARD ou **BOIARD** s. m. (bo-iar — mot russe qui signifie seigneur, ou d'un mot slave qui signifie bataille). Nom que les Slaves donnaient à certains seigneurs à qui leur souverain avait accordé ce titre. Plus tard, Nom donné aux principaux magistrats des Slaves de Bulgarie. « Aujourd'hui, Nom que l'on donne à un seigneur russe, moldave ou valaque : *Un boyard doit-il se mettre en peine de polir son discours, de faire valoir ses raisons ?* (Volt.) *Il voulait que tous les boyards fussent assidus et empressés autour de sa personne.* (Mérimée.) *On me répondit que l'empereur ne saisisait les moutons de personne et qu'il châtiât par d'autres moyens les boyards qui se permettaient de lui désobéir.* (L. Reybaud.)

C'est la fille des tzars Qui vient combattre et vaincre avec ses vieux boyards. ANCELOT.

— **Encycl.** Le mot *boyard* signifie guerrier, et, par extension, propriétaire libre. On désignait originairement sous ce titre, en Russie, tout individu appartenant à la noblesse. Plus tard, ce mot s'appliqua exclusivement aux nobles investis de hautes fonctions, dans le gouvernement de l'Etat. Les boyards formaient un corps constitué, une sorte de représentation très-considérée du peuple, et dont l'influence politique était reconnue, même par les grands princes et les czars. On connaît cette formule qui figurait en tête des ukases : « Le czar a ordonné et les boyards ont approuvé. » Ainsi l'intervention des boyards mettait souvent un frein salutaire à l'arbitraire des souverains. Mais cet avantage était malheureusement compromis par les maux que leur tyrannie envers leurs propres subordonnés, leur esprit de révolte et de bravade contre le gouvernement ne cessait de causer au pays. Pierre le Grand anéantit leur puissance et remplaça leurs assemblées par l'institution d'un conseil de l'Empire. Depuis, le titre de *boyard* n'a plus aucune signification politique, et ne se donne guère qu'à quelques nobles distingués par l'antiquité de leur race et leur grande fortune. En Moldavie et en Valachie, les boyards conservent encore dans les affaires de l'Etat une certaine prépondérance, qui, toutefois, tend de jour en jour à disparaître.

Boyard Orcha (LE), poète russe de Lermontoff, qui parut en 1835. Ce poète se hasarda l'un des premiers à déchirer le voile qui couvrait la vie particulière de la noblesse russe au xvie siècle, et il faut lui rendre cette justice, que personne ne l'a surpassé dans la peinture des mœurs de cette époque sombre et mystérieuse. Voici le résumé de ce poème :

Jadis vivait à Moscou, au temps du czar Jean le Terrible, un grand seigneur nommé Michel Orcha. Le farouche czar avait conçu pour lui de l'amitié, et il lui donna des preuves de sa bienveillance en plusieurs circonstances. Une fois, entre autres, Orcha reçut de Jean une bague que celui-ci ôta de son propre doigt ; une autre fois, le Terrible l'embrassa à la fête de Pâques ; enfin, dans un moment de bonne humeur, Jean fit à Orcha le don de trente bourgs ou villages, en lui demandant de ne jamais quitter la cour. Mais Orcha était d'un caractère sombre, n'aimait pas les plaisirs et le bruit de la vie de cour ; de plus, il n'avait aucun ami, et voyant le czar entouré de vils flatteurs, il devenait de plus en plus morose. Un jour, insulté par un favori du monarque, il parla ainsi à son maître :

« Souverain protecteur, permets-moi de revoir mon pays ; je deviens de plus en plus vieux, et il m'est déjà presque impossible de venger une offense. Laisse-moi revoir mon ancien château, qui tombe en ruine sur les bords du Dniéper, vis-à-vis la frontière de la Lithuanie étrangère et ennemie ! Si je reste encore auprès de ton auguste personne, mon château disparaîtra de la surface de cette terre ! Laisse-moi, ô czar ! saluer le Dniéper ; c'est là que je vis le jour, c'est là que je voudrais mourir ! »

Et bientôt après, Orcha revit les murs majestueux de son antique demeure pleine d'or et d'argent ; chaque chambre contenait quelques riches présents faits aux Orcha par les czars de Moscou ; mais la vraie perle, la joie et le bonheur du vieux boyard, était un présent de Dieu... Une fille, jeune et belle, fraîche comme une fleur et gaie comme un oiseau... C'est elle qui remplissait le cœur et la pensée d'Orcha, et qui était son bon génie.

La nuit est sombre, et des brouillards épais couvrent les environs. Une seule lumière brille dans les ténèbres, comme parfois une étoile au milieu d'un ciel nuageux. Le vieux concierge du château fait sa ronde habituelle en fermant toutes les portes, et regardant le ciel, il se dit en faisant le signe de la croix : « Quel temps ! bien sûr, une terrible tempête va se déchaîner sur notre château ; je vois déjà les éclairs lointains. La lune se couvre, comme une religieuse de son voile noir, et le vent hurle comme un loup affamé. Dans une nuit pareille, si on me donnait même la meilleure cavale de nos écuries et des monceaux d'or, je ne me hasarderais pas à sortir du château, pas même pour mon propre père ! » Et, tout en murmurant ainsi, le vieux serviteur gagnait lentement sa chambre et sa couche. Bientôt régna partout un profond silence. Tous les habitants du château dormaient d'un sommeil bienfaisant. Un seul homme ne pouvait fermer les yeux ; agité par des sentiments étranges, il se retournait dans son lit ; l'implacable ennui rongea son cœur, et l'oiseau noir de l'inquiétude battait des ailes au fond de son âme. Une lumière placée près de lui éclairait la chambre d'une lueur vacillante. On eût dit que les saintes images dont il était entouré s'animaient et le regardaient de leurs yeux immobiles. Les regards d'un revenant ne seraient pas aussi effrayants, aussi étranges. Des torrents de pluie battent les vitres avec fracas, et les flots du Dniéper roulent, écumant et mugissent au pied du château. Le vieil Orcha, endormi dans les batailles contre les Polonais et les Tatars, habitué à ne pas trembler même au courroux fatal du terrible czar, même sous son regard perçant et sévère, Orcha sentit une terreur vague, mystérieuse envahir son âme. Il siffla, et son fidèle esclave Sokol (le Faucon) entra dans la chambre.